Nathalie Quintane

Jeanne Darc

P.O.L

Texte de présentation

Jeanne Darc a les yeux au ciel, et elle porte un costume de bergère. C'est une fille trop inquiète et trop rude pour s'y tenir.
Sa vie ici est *repassée* : et voilà qu'elle agit et qu'elle parle, presque comme on l'attendait.

Jeanne Darc

DU MÊME AUTEUR

REMARQUES, *Cheyne éditeur*

CHAUSSURE, *P.O.L*

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

© P.O.L éditeur, 1998
ISBN : 978-2-8180-1535-3

Nathalie Quintane

Jeanne Darc

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Jeannette !

Jeanne !

Je suis la sainte qui émet

Catherine te parle

Par Jeanne en seront conçus autres

Jeanne, tu es exceptionnelle
mais il te faut rester modeste.

Quand des hommes te suivront
n'oublie pas de leur parler de la foi catholique

tes genoux guideront des chevaux

Catherine conçoit Jeanne Darc

tu ne peux pas durer ici

Jeanne, tu dois aller à Vaucouleurs, rencontrer
Robert de Baudricourt, être conduite auprès de
Charles VII, le convaincre de ta mission, être
mise à la tête d'une petite troupe armée, obliger
les Anglais à lever le siège d'Orléans, et faire
sacrer le roi à Reims.

Par tes oreilles va ta vie

– Du centre, on avait une vision panoramique de l'ensemble du troupeau, aucune bête ne vous échappait : il suffisait de tourner sur soi-même de temps en temps (cependant, aucun berger n'opérait ainsi : le troupeau, en se déplaçant, l'aurait entraîné avec lui). Ou, à l'un des quatre points cardinaux, de façon à ce que le soleil ne vous éblouisse pas, mais éclaire au contraire les moutons.
– En surplomb, les têtes les plus lointaines continuent à vous échapper.
– Elle s'était exercée à siffler son chien.
– Sa peur : qu'ayant quitté le troupeau des yeux, elle se retourne et qu'il ait disparu.
– Quand elle en regardait un longtemps dans les yeux, il tournait la tête.
– Elle appréhendait, elle qui était habituée au dos des moutons, de ne pouvoir observer le dos d'un cheval qu'une fois dessus.

– Elle se demandait si sa voix avait un effet sur la cheville ou l'anus, tandis qu'elle parlait.
– « Il faut qu'il se passe quelque chose ! » : à quinze ans, elle vivait, d'une certaine manière, par cette phrase.
– En fourrant ses mains dans la laine épaisse de leur dos, elle avait moins froid.
– Parfois, elle se prenait les pieds dans sa jupe boueuse et trop longue, et le chien tournait autour d'elle en toussant.

– Jeanne ne s'aime que quand elle travaille. Or, si certains traits de son activité de surveillante de moutons appartiennent, pour elle, sans conteste au travail (se lever aux aurores, suivre les errances du troupeau, garder l'œil sur le chien), la plupart du temps, assise sur une pierre ou debout pour se dégourdir, elle ne se sent pas travailler.
– Quand elle coud, sa mère appelle ça du travail, mais pas son père.
– Quand elle suit le troupeau, son père appelle ça du travail, mais pas sa mère (elle appelle ça « se promener »).
– Certains villageois la traitent de feignasse.
– Il faut dire qu'il n'y a pas, pour elle, de lieu spécialement fait pour le travail, comme le four pour le boulanger, ou la forge pour le forgeron.
– Etant donné qu'en dehors des très jeunes enfants chacun pense qu'il travaille, et pense des autres qu'ils travaillent – même si pas autant –, elle devrait très

naturellement s'inclure dans le groupe ; or, il suffit qu'elle change d'activité (qu'elle passe du filage au tissage, p.ex.) pour qu'un moment d'intense soulagement rende incertain l'effort qu'elle se prépare à produire : peut-on être aussi heureuse et détendue, à l'approche du travail ? Le travail serait-il un état d'esprit ?

– Pourtant, tout le monde autour d'elle a l'air de travailler vraiment.

– Ils s'épongent le front et se plaignent.

– Sainte Catherine lui a dit qu'il ne fallait pas qu'elle se plaigne.

– En conséquence, elle n'a pas l'air de travailler.

– Mais les autres y voient qu'elle a l'air de ne pas travailler.

Du fait que Jeanne ait à s'occuper de ses moutons, de sa laine, de ses cheveux, de la cuisine, de ses ongles, et de l'opinion qu'ont d'elle les voisins, se construit un emploi du temps toujours futur, des choses à faire tant qu'il y aura des voisins et qu'ils parleront, tant qu'elle aura des cheveux, tant que ses ongles pousseront, tant qu'il y aura des moutons et qu'ils brouteront dans le temps.

Ainsi, il n'y a jamais *rien* à faire, et comme il *n'*y a *pas* rien, s'offre la possibilité d'un mouton à tondre, d'un ongle à couper, d'un voisin à répondre, d'un plat à avaler, de plus en plus de choses faites faisant de plus en plus la personne (Jeanne).

Comme presque tous les habitants du village sont d'avis que le dauphin non encore dauphin doit l'être, Jeanne, qui se découvre et revendique la même position, a du mal à se représenter clairement ce qui la distinguerait suffisamment des autres, pour pouvoir poser, en effet, l'accession du dauphin au trône comme une cause incandescente, ou un devoir inaliénable.

Quand elle dit ça à son tour, les bras et les mots lui en tombent.

Il semblait que jamais les voix ne lui donneraient un coup de pied au cul assez bon pour la propulser, entreprendre une route où il ne faudrait pas s'arrêter avant d'en avoir fini, parvenir au bout d'un terme déjà passablement dit, s'engager et engager les

batailles elles-mêmes, secouer les garants, dédiés à une défaite redéfinie comme un choix.

Seule cette idée que le dauphin, véritable dauphin, ne soit pas *dauphin pour tous*, serait, à la longue, et en travaillant à la gêne cette incorrection, assez insupportable pour la démarrer. Elle guettait donc en elle la montée de la colère, ce seuil où l'insupportable est enfin prêt à tout faire péter.

Pour elle, il y avait :
– la jeunesse, une jeunesse certes pas très ronchonne, mais qui avait le mérite d'être fidèle aux caractères récurrents de l'enfance à travers les âges : souplesse corporelle, plaies éducatives, connaissance sans soupape de la maladie et de la mort, tous azimuts aussitôt dispersées ;
– + les modèles de colère de quelques en-colère, rares et nombreux juste ce qu'il faut pour désigner l'attente des autres comme de la torpeur.

C'est là que mon avenir dépend de mes arguments.

Tant qu'à Domrémy, et à l'âge où l'on dit encore un mot pour un autre, il vous semble qu'une vache bien traite, un babillage, une tape, suffisent à vous poser en tant que telle.

Mais dès que la langue est déliée, gare !
On attend au tournant ceux qui l'ont pire qu'à pendre.

Vue de l'extérieur, une séparation fatale, organisée de haut par une instance fatale, sous forme d'accumulations sonores et lumineuses.

En réalité, lors de sa première vie, elle cousait déjà miraculeusement bien

mais cette application surnaturelle, on la tenait pour un soin peut-être excessif mis au travail, presque une maniaquerie.

Si elle avait poursuivi ses études angéliques à Domrémy comme si de rien n'était, les autres n'y auraient vu que du bleu

mais ils tenaient dans son départ, et surtout dans son non retour, la certitude qu'elle avait bien *deux vies.*

– Or, Jeanne ne sentait pas du tout sa mue : exaltée sur son cheval, elle n'avait le temps de s'attarder ni

sur ce qu'elle laissait, ni sur ce qu'elle allait trouver. Bien que son parti pris de prophète (encore n'avait-elle pas exagéré pour pouvoir partir ?) la porte, a priori, entièrement vers le futur, la partition brusque l'avait coincée dans le présent, et c'est dans le présent qu'elle comptait lever les sièges, et faire le dauphin du dauphin.

Un palefrenier rend bien plus cheval un cheval. Un cheval seul, démâté dans les hautes herbes d'un champ, dément à l'avance l'espèce de lien noué avec celui qui le regarde, et alors Jeanne, face à lui, se sent plutôt venir un chanfrein. Elle n'a encore aucun moyen de résister à une telle autorité, là sans introduction.

Le palefrenier annonce le cheval, il est alors possible de se saluer, ce qui vous *place* – les enfants qui courent et bousculent dans les ruelles du village, tant qu'ils n'ont pas dit bonjour, n'y sont pas.

Une fois l'opération de sociabilité effectuée à trois, toute ingérence chevaline s'estompe : grâce au palefrenier, Jeanne n'est pas tentée d'être cheval, mais aussi, grâce au cheval, elle n'a pas envie de devenir palefrenier, car elle est, en tant que troisième terme, *fille chevauchant*.

Jeanne, ayant revêtu son armure, passe beaucoup de temps à s'observer dans les différentes parties de cette armure, par pièces détachées, sa personne descendant et remontant selon qu'elle considère plutôt les lames, de métal articulées, qui couvrent les pieds, ou plutôt l'épaule.

Quand elle marche, elle ne marche pas toute ensemble, mais se suit, indépendamment et tour à tour, dans chaque partie de son nouveau costume.

De même, ayant porté une robe neuve, elle s'était trouvée réduite à sa robe plusieurs jours d'affilée, sa forme, son poids, et sa couleur, pesant dans sa tête.

Reconstruite provisoirement autour de sa robe, elle n'avait guère de latitude pour penser à autre chose :

prévoir, décider. A peine avait-elle encore le champ nécessaire pour obéir à un ordre.

S'admirer dans sa robe nouvelle paralyse.
Le regretter, aussi.

(De même, lorsqu'elle vient de se laver, sa propreté l'empêche, un temps, de s'éloigner du propre.)

Achevé d'imprimer en février 1998
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1563
N° d'imprimeur : 980219
Dépôt légal : mars 1998
Imprimé en France

Nathalie Quintane

Jeanne Darc

Cette édition électronique du livre
Jeanne Darc de NATHALIE QUINTANE
a été réalisée le 20 mars 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 1998
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867446108 - Numéro d'édition : 111).
Code Sodis : N51838 - ISBN : 9782818015353
Numéro d'édition : 239528.